

NOUVELLE BIOGRAPHIE NATIONALE

13



ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE

2016

poèmes automatiques d'*À ciel ouvert* (janvier 1937), tous ressortis de l'ombre dans *La région du cœur et autres textes* (1985), volume qui fait suite à l'exposition *Surréalisme en Hainaut (1932-1945)* (1980), dont le catalogue est à l'origine de la réhabilitation collective du poète. Ces œuvres poétiques, qui comptent au nombre des plus belles réussites du surréalisme du Hainaut, trouvent leur pendant théorique dans *La dialectique du hasard au service du désir*, « document authentique » resté sur le métier pendant près de dix ans et publié de manière posthume (1979). Dumont y développe sa réponse à l'*Enquête sur la rencontre*, lancée par Breton et Éluard. À la question « Pouvez-vous dire quelle a été la rencontre capitale de votre vie ? », il avait répondu : « Oui, bien qu'il y en ait deux : ma femme et André Breton. Sans m'en rendre compte, j'avais ainsi indiqué implicitement les deux points extrêmes d'un axe (...) géographique le long duquel tout ce qui devait se passer d'important dans ma vie s'est depuis lors passé ». Si la première partie de la réponse permet de cerner les obsessions affectives de l'auteur, la seconde met en évidence les limites de l'originalité de son œuvre, témoignage du subtil décalage qui existe entre l'écrivain surréaliste du Hainaut et ses pairs, bruxellois, mais aussi et surtout parisiens. L'accueil du hasard dans la vie et dans la poétique de Dumont se réalise, en effet, sur les mêmes schémas que ceux proposés par Breton et s'articule donc aussi autour des axes de la « rencontre » et de la « trouvaille » dont l'unique médiateur est le tout puissant désir, véritable aimant situé au cœur de l'inconscient qui attire à lui êtres et choses.

1942 voit la publication du *Traité des fées* dédié à sa fille Françoise (1940), née de son mariage en secondes noces (1939) avec Georgette Chamart, la Nébuleuse de *La dialectique du hasard au service du désir*. Achievé en janvier 1940, ce *Traité des fées* est probablement la pièce la plus aboutie de l'œuvre dumontienne et peut-être la seule capable de faire contrepoids à l'influence de Breton. Grâce à son infatigable intérêt pour le féerique, présent dans les contes des années trente, Dumont s'y révèle le précurseur des surréalistes de l'après-guerre qui cherchent à transmuier le monde par l'action salvatrice de la femme-fée. Ce petit ouvrage est aussi le dernier publié de son vivant.

Inquiété dès 1940 à cause de son adhésion au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (1935), puis de son soutien au Comité de coordination d'aide à l'Espagne républicaine (1936), Dumont est arrêté dans l'exercice de ses fonctions le 15 avril 1942 et incarcéré à la prison de Mons. C'est derrière les barreaux de la cellule 193, qu'il partage avec Louis Van de Spiegele, peintre du Groupe surréaliste du Hainaut, qu'il rédige les neuf compositions lapidaires de *La liberté* (1948) « si longtemps défundue/ et si souvent servie/ et tellement aimée/ qu'ils nous ont pris pour elle/ et nous ont enfermés ». Lors de son séjour à la prison de Louvain (août-décembre 1942), il écrit *L'étoile du berger* (prix de la Province du Hainaut, 1955), suite autobiographique de *La dialectique du hasard au service du désir*, dans laquelle il ressuscite le fantôme de ses amours adolescentes. L'expérience concentrationnaire prend alors le relais de sa première année d'emprisonnement, et après avoir transité par les camps de Herzogenbusch (Hollande), Sachsenhausen et Neuengamme (Allemagne), Fernand Dumont décède au camp de Bergen-Belsen.

Cl. Piérard, *Demoustier Fernand*, dans *Biographie nationale*, t. XL, Bruxelles, 1977 [la présente notice consiste en une mise à jour de ce texte]. — E. Paul, *De la dictée du texte au hasard apprivoisé. L'œuvre de Fernand Dumont*, dans *Surréalisme en Hainaut (1932-1945)*, Bruxelles, 1980, p. 69-87. — M. Quaghebeur, *Cristallisation d'une dynamique surréaliste en Hainaut*, dans *Ibid.*, p. 45-67. — E. Van der Schueren, *Fernand Dumont et la maison de verre. L'esthétique de la transparence dans l'imaginaire surréaliste*, dans *Textyles*, n° 8, 1991, p. 157-184. — B. Vauthier, *Fernand Dumont ou la liberté en actes*, dans *Les surréalistes belges*, numéro spécial de *Europe*, n° 912, avril 2005, p. 158-168. — X. Canonne (dir.), *Fernand Dumont, 1906-1945. Aux cailloux des chemins*, Bruxelles, 2007.

Bénédicte Vauthier

DUMONT, Paul-Émile, Constant, Eugène, indianiste, professeur à l'Université Johns Hopkins, né à Saint-Gilles (Bruxelles) le 27 août 1879, décédé à Baltimore (Maryland, États-Unis) le 8 décembre 1968.

Né au sein d'une famille bourgeoise francophone qui venait de quitter Gand pour s'installer à Bruxelles quand son père, Constant-Louis-Michel Dumont (1823-1892), fut nommé conseiller à la Cour de cassation (il en deviendra président), Paul-Émile Dumont est le frère cadet de l'académicien Louis-Constantin-Henry Dumont-Wilden (1875-1963) et le demi-frère de l'architecte Albert-Louis-Constant Dumont (1853-1920). Après des humanités classiques à l'Athénée royal de Bruxelles, il est candidat en philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles en 1899. Il poursuit ses études à l'Université de Bologne, auprès de l'indo-européaniste Francesco Lorenzo Pullè, et y obtient son doctorat en juin 1903 avec une thèse comparative sur les emprunts linguistiques entre l'Inde et le monde hellénistique (*Degli scambi di parole avvenuti fra l'india e il mondo ellenico in seguito ai loro rapporti politici e commerciali, e delle leggi fonetiche che se ne possano trarre*).

En 1905, Dumont rejoint l'Université de Kiel pour travailler comme *privatdozent* auprès des indianistes Paul Deussen et Hermann Oldenberg. Il passe ses étés sur la côte belge, dans la villa familiale de La Panne. En 1914, il quitte l'Allemagne à la veille de la guerre et, après un bref séjour près de Bruxelles, se réfugie avec sa mère (née Hermine Devos, 1845-1921) en Angleterre, où il continue pour un temps ses travaux à l'Université d'Oxford auprès d'Arthur A. Macdonell. On peut penser que c'est à cette époque que Dumont noue des relations plus étroites avec Louis de La Vallée Poussin, exilé à l'Université de Cambridge. Son frère, installé en France, lui trouve alors un poste d'enseignant en Bretagne, à Dinan, où il résidera jusqu'à son retour en Belgique à la fin de la guerre. Il devient membre de la Société belge d'études orientales (SBEO) lors de sa fondation par La Vallée Poussin (1921), lequel l'invite aussi à communiquer les premiers résultats de ses recherches sur le rituel védique à l'Académie (décembre 1923) et l'encourage vivement à poursuivre dans cette voie. Paul-Émile Dumont passe, à cet effet, six mois à l'Université d'Utrecht comme élève particulier du fameux savant védisant Willem Caland, qui le fait membre de la Provinciaal Utrechtsch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. En 1924, il est nommé chargé de cours à l'Uni-

versité de Bruxelles (qu'il quitte en 1929), où il enseigne le sanscrit et la grammaire comparée des langues indo-européennes. La parution de son ouvrage phare sur *L'Açvamedha*, publié en 1927 sous les auspices de la SBEO (il le présente lors d'une conférence à la Société, en sa séance du 12 mars 1928, et La Vallée Poussin en fait l'éloge lors d'un discours à l'Académie le 9 mai 1928), se révèle décisive dans l'épanouissement, tardif, de sa carrière académique. Ayant appris le néerlandais lors de son séjour à Utrecht, Dumont espère pouvoir succéder à La Vallée Poussin quand celui-ci, faute de connaître la langue, doit se retirer prématurément de sa chaire à l'Université de Gand en 1929. Mais son avenir sera aux États-Unis.

En 1929, avec l'amical appui de Sylvain Lévi, il est nommé *visiting lecturer* à l'Université Johns Hopkins de Baltimore, où le poste de sanscrit se trouve vacant suite au décès de Maurice Bloomfield. Dumont succède à ce dernier comme *professor of sanskrit and indology* en 1931 et continuera à donner cours après 1948 et son éméritat (mais la chaire ne lui survivra pas). Il épouse en 1936 Marie-Marguerite Howard (déjà mère d'une Suzanne née Currie), avec laquelle il s'installe en une demeure à Baltimore qu'il baptise *Ānandācrama* (l'« ermitage de félicité ») ; il restera sans descendance. Attaché à sa langue maternelle, il organise l'implantation de l'Alliance française à Baltimore. Au témoignage de ses proches (notamment ceux de sa famille qui le côtoyaient lors de ses retours en Belgique), il était un homme de cœur, sobre, modeste, souriant et affable, dont rien ne pouvait ébranler l'inépuisable bienveillance. Comme professeur, il avait la réputation d'être d'une rigoureuse méticulosité mais capable aussi de légères excentricités.

Paul-Émile Dumont participe aux activités ou publications de diverses sociétés savantes aux États-Unis : Linguistic Society of America dès 1931 ; American Oriental Society ; American Philosophical Society. En Inde, il est le deuxième savant américain à être fait membre, en 1938, de l'International Academy of Indian Culture ; il devient aussi membre correspondant du Vishveshvaranand Vedic Research Institute (établi à Lahore, puis Hoshiarpur). En 1963, il est à Paris avec son ami Louis Renou et le Belge Étienne Lamotte parmi les orateurs invités pour célébrer le centenaire de la nais-

sance de Sylvain Lévi. Il meurt à son domicile dans la soirée du dimanche 8 décembre 1968, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Le service funèbre et l'inhumation se font selon le rite catholique.

L'œuvre indianiste de Dumont, mis à part sa thèse de doctorat et une brève notule de 1906 (analyse d'une strophe védique, en allemand), ne commence à paraître que dans les années vingt, alors qu'il a déjà plus de quarante ans, mais elle révèle d'emblée l'extrême maîtrise par l'auteur du savoir qu'il a patiemment acquis. Cette œuvre philologique, principalement constituée de traductions commentées (avec des notes linguistiques afférentes publiées en annexe), se laisse partager selon deux grands axes thématiques : les textes rituels védiques, d'une part, et, de l'autre, la littérature épique et purânique.

Son premier ouvrage, d'allure plus littéraire que scientifique, est l'*Histoire de Nala, conte indien, épisode du Mahābhārata* (1923). Cette traduction, saluée par La Vallée Poussin pour son « exactitude scrupuleuse, [son] choix judicieux du vocabulaire, [et son] sentiment très juste du style et du *pathos* de l'original », qui resteront sa marque de fabrique, est précédée d'une introduction où, selon le même, « se dissimule beaucoup de science » : l'érudition pudique de Dumont ne se dévoile en effet qu'avec une parcimonieuse pertinence (très peu de bibliographie secondaire notamment), l'expression de ses idées et de ses jugements critiques est toujours prudente et mesurée. C'est à l'issue de ce travail qu'il rédige en complément une étude *Sur le jeu de dés dans l'Inde ancienne* (présentée à l'Académie qui la publie en 1922), laquelle éclaire un élément essentiel du récit épique dont elle montre qu'il est dans ce cas en accord avec les données ludiques védiques plus anciennes. Son second ouvrage dans cette veine est *L'Īśvaragītā, le Chant de Śiva, texte extrait du Kūrma-Purāṇa* (1933). Cette fois, le texte sanscrit original (avec ses variantes en annexe) est donné en vis-à-vis de la traduction, judicieusement annotée, avec, entre autres commentaires, la question délicate d'une possible influence néoplatonique dans un passage du texte traitant de *yoga* (sur base d'un mot emprunté au grec ; cette note fut d'abord présentée à l'Académie en 1931), et une liste des passages parallèles de la *Bhagavad-Gītā* (dont

il s'agit d'une forme d'imitation) et d'*upaniṣad*. On notera que le frontispice de cet ouvrage (sorti de l'Imprimerie orientaliste Marcel Istas à Louvain) représente un Çiva dansant inspiré de celui du Musée du Cinquantenaire (bronze Cola), tel celui que dessine la même année Hergé dans ce qui s'intitule encore *Les aventures de Tintin en Orient* (cf. l'« autel de Çiva » illustrant la couverture du *Petit Vingtième* du jeudi 28 septembre 1933) : une coïncidence peut-être non fortuite. Dumont publiera encore deux articles en relation avec ce *purāṇa* et sa *gītā* (1935, 1950), ainsi qu'une traduction anglaise de l'*Avyakta-Upaniṣad* (1940).

Pour ce qui est du rituel védique, abordé de façon très technique dès sa communication de 1923 à l'Académie (sur la construction de l'autel du feu), l'ouvrage principal de Dumont est *L'Āśvamedha. Description du sacrifice solennel du cheval dans le culte védique d'après les textes du Yajurveda blanc* (1927), traduction minutieuse des textes relatifs à ce rite, qui en éclaire l'extrême complexité et demeure indispensable à sa bonne intelligence. Il sera suivi de *L'Agnihotra* (1939) qui de façon aussi structurée traduit les différents textes relatifs au sacrifice solennel quotidien de l'oblation à Agni. Sa dernière entreprise du genre sera, sous forme d'une dizaine de longs articles, la traduction anglaise commentée de larges portions de descriptions rituelles extraites du *Taittirīya-Brāhmaṇa* (1948-1969) ; il en livrera en français, pour un volume à la mémoire de Louis Renou (1968), la section sur les rites d'expiation des fautes commises lors de l'exécution de l'*agnihotra*.

Parmi ses autres publications (hors les comptes rendus), on relèvera une étude du dieu védique Aja Ekapād (1933), un essai comparatif sur le rituel sacrificiel en Inde et à Babylone (avec William F. Albright, 1934), une double étude onomastique sur les noms indo-aryens de Mésopotamie (1947-1948), et enfin quelques considérations sur le « primitivisme » dans l'Inde antique (1935), lesquelles apparurent vieilles quand elles furent ré-exposées en français en 1963. Il traduisit aussi de l'italien, sous le titre *L'Illuminé, la légende du Bouddha* (1933), l'ouvrage de son collègue Luigi Suali.

Dr Dumont, an authority on sanskrit, indology, dies, dans The Baltimore Sun, 10 décembre 1968. —

R. Oppitz, *Mort à Baltimore du savant sanscritiste belge : Paul-Émile Dumont*, dans *Le Courrier du Littoral*, 28 février 1969. — K. V. Sarma, *Prof. Paul-Émile Dumont (1879-1968)*, dans *Vishveshvaranand Indological Journal*, vol. 7, 1969, p. 157-158.

Christophe Vielle

DUSSART, Robert, syndicaliste, homme politique communiste, né à Marchienne-au-Pont le 25 novembre 1921, décédé à Charleroi le 16 juillet 2011.

Figure du combat syndical, Robert Dussart, originaire du pays de Charleroi, est probablement l'une des personnalités qui ont incarné au mieux l'esprit ouvrier du Parti communiste belge (PCB) des années 1950-1980. Il a grandi dans le milieu ouvrier de Dampremy, un des faubourgs industriels de Charleroi. Son père, syndicaliste socialiste, était mineur de fond et membre actif des Chevaliers du Travail. Sa mère travaillait également au charbonnage, en tant qu'ouvrière. Il a vu mourir son père âgé de soixante ans, atteint de silicose. Robert Dussart a été à l'école jusqu'à ses quatorze ans et a suivi plus tard des cours du soir à l'Université du travail à Charleroi pour obtenir le diplôme de traceur.

C'est en 1935 qu'il commence à travailler, comme garçon de course, aux Ateliers de constructions électriques de Charleroi (ACEC). Bien que membre du syndicat socialiste des métallurgistes, Dussart, durant les années qui précèdent la Seconde Guerre mondiale, n'a pas encore vraiment de responsabilités. Il est confronté, durant l'Occupation, à des conditions de vie de plus en plus dures. Les autorités allemandes décrètent en Belgique, en 1943, la réquisition des ouvriers. Malgré une grève menée en guise de protestation, les déportations ne peuvent être empêchées. Dussart est obligé d'aller travailler en usine à Leipzig, du 22 février 1943 au 11 mai 1945. De retour en Belgique, il retrouve son travail à Charleroi mais est rapidement appelé à accomplir son service militaire. Fin 1946, il réintègre définitivement son travail aux ACEC. Forte de ses dix mille ouvriers, cette entreprise s'avère l'une des plus importantes de la région et l'un des bastions du militantisme syndical. Elle fut à l'avant-garde de la résis-

tance ouvrière contre le retour de Léopold III. Les socialistes y étaient majoritaires, mais il y avait également des noyaux communistes assez actifs. Impressionné par l'effort de guerre de l'Union soviétique, Robert Dussart avait développé une certaine sympathie pour le communisme. Il décide finalement de mettre le pied à l'étrier en rejoignant, en avril 1951, la section du PCB aux ACEC. Fort apprécié pour son travail syndical, il deviendra quelques mois plus tard délégué de la Centrale des métallurgistes de la FGTB (Fédération générale du travail de Belgique). C'est alors que commence véritablement sa carrière politique et syndicale. Sur le plan personnel, on doit principalement signaler son mariage avec Renée Tonon, en juillet 1950. Le couple n'aura pas d'enfants.

Dussart développe une politique d'ouverture au sein des ACEC en devenant un des défenseurs du front commun. Le PCB développe, à partir de 1954, une nouvelle politique visant à se distancier du sectarisme et à promouvoir les militants de base ayant des responsabilités syndicales. Robert Dussart est alors élu au comité central du parti en avril 1960. Lors de la grève générale de l'hiver 1960-1961, il se fait remarquer comme l'un des leaders régionaux du mouvement de grève. Comme ce sont les ACEC, dans la région de Charleroi, qui ont été à la base du mouvement, Robert Dussart devient logiquement le porte-parole des ouvriers en grève. Pendant la grève, il est accusé de « bris de clôture » et condamné en correctionnelle. La direction des ACEC lui envoie une lettre de licenciement, mais elle devra y renoncer suite aux protestations des ouvriers de l'usine. Dussart sera acquitté en appel. D'un jour à l'autre, il devient un des héros du combat des ouvriers. Le 23 janvier 1961, après cinq semaines de lutte, la grève se termine et, à la tête d'un cortège ouvrier, Dussart rentre aux ACEC en chantant l'Internationale. Suite à la grève, il est désigné vice-président de la délégation syndicale FGTB des ACEC. Dans les années qui suivent, Dussart s'affirme en tant que militant politique et syndical. Il se fait remarquer en tant que propagandiste du Mouvement populaire wallon (MPW) et de l'idée fédéraliste, et est collaborateur occasionnel au journal *Le Travailleur*, à l'initiative des prêtres ouvriers de la région.

En 1968, il devient président de la délégation